

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 84 (1939)
Heft: 1

Rubrik: Revue de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE DE LA PRESSE

OPINIONS ALLEMANDES

On progressera par infiltration... — Les enseignements de la guerre sino-japonaise. — Enseignements de la guerre d'Espagne. Combats de nuit de l'infanterie.

ON PROGRESSERA PAR INFILTRATION...¹

Sœur cadette du débordement, l'infiltration est d'allure beaucoup plus réservée. Elle n'a aucune prétention à s'imposer dans les combinaisons stratégiques ; dans le domaine de la grande tactique, même, on ne risque pas de se heurter à elle à tous les carrefours. C'est en quelque sorte du débordement au 1/80.000^e ; du débordement pour voltigeur.

Cette modestie ne doit point faire illusion, ni inciter à considérer l'infiltration comme une Cendrillon de la statistique. Tout au contraire, l'un des secrets de cet art subtil est d'exploiter la solidarité familiale des deux procédés : c'est par la vertu de l'infiltration que se trouve résolue la difficulté de déborder. Je le démontre :

On ne peut déborder quelqu'un qu'en échappant à son feu, est-il écrit dans l'évangile de l'expérience. Oui ; mais qu'à cela ne tienne : on débordera en s'infiltrant. Chacun sait, en effet, qu'en substituant au vocable « infiltration » sa définition réglementaire, on obtient : « Progression par les couloirs où il n'y a pas de feu ennemi ». Donc, en débordant par infiltration, on échappe au feu ennemi.

Preuve nouvelle que la guerre est un art simple ; Napoléon, qui s'y connaissait, l'a dit avant nous. On comprend, dès lors, pourquoi tous nos ordres d'attaque, ou presque tous, prescrivent qu'on « progressera par infiltration ». La seule chose qui pourrait

¹ *France militaire* du 10 déc. 1938.

surprendre, c'est que la victoire ne vienne pas, comme automatiquement, récompenser une combinaison si véritablement scientifique.

Car c'est un fait : cette prescription péremptoire est, hélas insuffisante pour que le fantassin puisse s'infiltrer ; elle est insuffisante pour créer à volonté ces « couloirs privés de feu ennemi » par lesquels il eût convenu qu'il « progressât ».

* * *

« Mais ce n'est pas là une prescription !... il serait absurde de prescrire ce qui ne dépend que de la volonté de l'ennemi, et qu'on ne peut préjuger ; ce serait vendre la peau de l'ours, etc., etc... » Je ne le vous fais pas dire ! mais j'aime fort cette réaction du bon sens ; j'applaudis « absurde », « peau de l'ours », etc., etc...

Seulement, si ce n'est pas une prescription, qu'est-ce que c'est ?

Une incantation peut-être ?... « *Carmina vel calo possunt deducere lunam* », assurait Virgile ; mais à notre époque rationaliste, on ne peut plus espérer décrocher la lune par la seule vertu d'une formule magique.

On pourrait penser à la méthode Coué ; celle-là du moins très moderne, quoique renouvelée du stoïcisme. Mais c'est une méthode pour l'usage interne ; valable peut-être pour affronter bravement le feu ennemi, elle est inefficace pour le supprimer.

J'entends qu'on me souffle : « C'est une recommandation, simplement. » Sans autrement chicaner sur la forme impérative qu'elle a le tort d'adopter, remarquons que cette recommandation est bien superflue : croit-on que le fantassin ait besoin d'un tel conseil pour choisir de marcher là où il y a moins de projectiles, ou pas de projectiles ? S'il est ridicule de préjuger *a priori* la possibilité de s'infiltrer, il est normal de la constater *a posteriori* ; et c'est le voltigeur qui la constate ; et c'est lui qui l'exploite incontinent, bien entendu, s'il sait son métier.

* * *

« Qu'importe que ce soit ceci ou cela ! dira-t-on encore ; si on ne peut pas s'infiltrer, on ne s'infiltrera pas, voilà tout. A quoi bon raffiner et subtiliser ainsi à propos d'une formule peut-être impropre, ou vide de sens, ou inutile, mais qui ne fait de mal à personne ?... »

Souffrez que je m'obstine : elle fait du mal à tout le monde.

Au chef qui l'emploie, d'abord ; parce qu'elle donne médiocre idée de son jugement, de sa connaissance de son métier, du sens qu'il a des réalités et des possibilités ; parce qu'elle implique, admet, que ses subordonnés pourront ne pas lui obéir en ce qu'il leur commande. Il ne faut pas beaucoup d'infiltrations ainsi prescrites — ou « recommandées » — et constatées impossibles, pour que son prestige de chef et la confiance qu'il inspire soient gravement compromis ; pour que ses « ordres » perdent le meilleur de leur valeur, cessent d'inspirer l'exécution, de l'électriser.

Et cela fait du mal au voltigeur, parce qu'il ne conçoit pas que son chef puisse lui commander consciemment quelque chose d'impossible. Alors notre exécutant s'évertue, en toute bonne foi, à donner un sens à cette prescription, à trouver quelque chose qui permette d'obéir. Et vous ne sauriez croire, si vous ne l'avez vu et n'y avez prêté attention, à quelles curieuses pratiques aboutit cette culture intensive de l'infiltration sur nos terrains d'exercice — où, cependant, les cartouches à blanc permettent tout, en dénaturant tout.

Cela fait du mal parce que, attribuant aux formules de débordement et d'infiltration des vertus qu'elles n'ont pas, nous prenons texte de cet illusoire pour sacrifier le nécessaire ; et persuadés que le problème est résolu, nous montons médiocrement nos attaques — ou ne les montons pas du tout.

Est-il indifférent, enfin, que l'échelon d'attaque ayant reçu l'ordre de s'infiltrer, mais constatant son impuissance à le faire, « s'arrête et rende compte » ?... ou faut-il préférer qu'il opère autrement et « se débrouille », mais en désobéissant à ses chefs ?... ou ne vaut-il pas mieux qu'il soit commandé d'autre sorte ?

Car il faut bien, à la fin du compte, que le fantassin de cet échelon d'attaque agisse, résolve le problème, fasse quelque chose. Ses chefs n'ont pas lieu d'être très fiers si leurs ordres, au lieu d'aider le pauvre bougre, lui proposent seulement des énigmes, ou la quadrature du cercle. En vain prétendraient-ils dégager leur responsabilité en écartant avec désinvolture de leurs hautes préoccupations ces « questions de détail ».

Il n'est jamais inoffensif de prendre ses souhaits pour des réalités. Comme le débordement, l'infiltration est une chose souhaitable, que nos vœux ne suffisent malheureusement pas à muer en possibilité réelle. A la façon qu'on a communément d'en user, l'infiltration n'est qu'un désir tourné en procédé.

LE VOLTIGEUR.

LES ENSEIGNEMENTS DE LA GUERRE SINO-JAPONAISE ¹**L'aviation de chasse.**

Dans la *Krasnaia Zvezda*, organe du commissariat du peuple à la défense nationale soviétique, Alimow a dernièrement traité la question de la tactique de l'avion de chasse à la lueur des événements de Chine.

L'auteur commence par exposer que le commandement japonais a mis en action sur le théâtre chinois un avion de modèle récent, à savoir l'avion « 96 » qui doit sa construction à l'année 1936. « Cet avion, déclare Alimow, est un avion d'altitude et de vitesse ; c'est un chasseur monoplane qui fait 400 kilomètres à l'heure, et dont l'armement comporte deux mitrailleuses tirant par l'hélice ; dans le fuselage et les ailes sont disposés cinq réservoirs de carburant ; le carburant suffit pour quatre heures pleines de vol ; ces derniers temps, ce nouvel appareil volait à 7.000 mètres d'altitude. »

Malgré les excellentes qualités de ce chasseur, Alimow déclare que les chasseurs chinois conservent la supériorité (?), car les pilotes japonais ne vont pas avec beaucoup d'assurance au combat et qu'ils évitent tant qu'ils le peuvent la bataille aérienne ; par contre, les pilotes chinois recherchent partout l'adversaire dont ils n'ont point peur, malgré la qualité supérieure de leurs appareils. « Toutefois, poursuit Alimow, les pilotes japonais sont obligés, dans certaines circonstances, d'accepter le combat ; il est intéressant, ajoute l'auteur, de connaître les procédés de combat aérien des Japonais.

» Le commandant d'un groupe de chasseurs japonais conduit lui-même son groupe au combat et dans ce but, se tenant quelque peu à l'écart, il surveille les actions des pilotes qui lui sont subordonnés ; s'il estime personnellement qu'il y a lieu de rompre le combat, il rentre alors dans l'escadrille et dirige le repli de son groupe ; quand les chasseurs japonais disposent d'une supériorité de nombre, ils s'efforcent de pincer les avions chinois dans des tenailles en attaquant en même temps les escadrilles adverses de diverses directions.

» Ce procédé, déclare Alimov, n'empêche pas les Japonais d'aller parfois au désastre ; les pilotes chinois, après chaque attaque frontale, s'efforcent de retenir l'adversaire pour l'impliquer dans une manœuvre verticale ; la manœuvre favorite des Japonais se résume à pratiquer des virages ou à pratiquer une

¹ *France militaire* du 10 déc. 1938.

demi-boucle, volant sur le dos, pour, dans cette position, attaquer l'ennemi par l'arrière des appareils.

» Les pilotes chinois répondaient aux virages de l'adversaire par d'autres virages, gagnant ainsi toujours de la hauteur. Si par hasard un pilote japonais se mettait à voler sur le dos, le pilote chinois, sans perdre de vitesse, poussait vers l'avant, faisait une demi-boucle et fonçait sur l'aile de l'avion adverse ; dès que le pilote japonais soupçonnait la manœuvre, il s'enfuyait. »

D'après Alimow, la suprématie en altitude permettait au chasseur chinois de prendre l'initiative du premier coup dans le combat aérien ; en général, les Japonais perdaient beaucoup d'avions au moment de la première attaque, alors que l'initiative jouait un grand rôle ; si, comme cela arrivait souvent (?), les pilotes chinois pouvaient conserver l'initiative de l'attaque et que les Japonais cherchaient à éviter le combat, alors ceux-ci étaient criblés de feux qui généralement les achevaient.

L'expérience des combats aériens en Chine a prouvé qu'*au cours du combat, il est relativement facile d'abattre l'avion de l'adversaire en tirant à une distance n'excédant pas 200 mètres* ; dans le combat de rencontre, les aviateurs chinois ouvraient le feu à 400 mètres de l'ennemi ; en tout état de cause, pour abattre un avion japonais, *il leur fallait un tir ajusté.*

Le chasseur constitue par lui-même un petit objectif et par-dessus le marché un objectif très mobile ; il ne suffit point de tirer sur l'avion ; que peut occasionner la balle si elle atteint l'aile ? Rarement un dommage sérieux ; il faut *viser le moteur, les réservoirs à essence et le pilote lui-même* et c'est seulement ainsi que le succès peut intervenir.

Certes, on peut, à cette occasion, faire des objections, à savoir qu'un chasseur n'a pas, au combat, le temps de regarder la ligne de visée et de faire des corrections ; ceci est assurément la vérité ; on ne peut arriver à une grande exactitude de visée ; quant à pratiquer des corrections, on ne saurait y songer, attendu qu'on ne connaît la vitesse de l'avion de l'adversaire et le pilote au combat ne peut nullement se lancer dans des calculs compliqués ; il lui faut une excellente mémoire visuelle ; ceci lui donne alors la possibilité de faire la correction nécessaire à vue, puis ensuite de corriger son tir grâce à la balle traceuse.

En tout état de cause, le pilote ne doit en aucun cas tirer au hasard, car ce n'est que par un tir ajusté qu'on peut réellement abattre l'adversaire ; aussi bien faut-il que tout chasseur sache conduire son tir avec une grande maîtrise ; il lui faut tirer au jugé comme le font les chasseurs en montagne, à la chasse, qui abattent, sans le manquer, le gibier qui se présente.

ENSEIGNEMENTS DE LA GUERRE D'ESPAGNE ¹**La cavalerie.**

La cavalerie nationaliste et les formations motorisées travaillant en liaison avec elle ont joué dans les grandes opérations des premiers mois de 1938 un rôle méritant d'être mentionné, car il l'a été avec éloge dans les communiqués officiels du général Franco.

Les 6 et 7 février, dans les opérations au nord et au nord-est de Téruel qui ont mis aux mains des nationalistes les montagnes à l'ouest de la vallée de l'Alfambra, des escadrons se portant rapidement en avant à cheval, après que cette vallée eut été atteinte en divers points, hâtèrent le recul en désordre des gouvernements et s'emparèrent rapidement de plusieurs villages qu'ils tinrent jusqu'à l'arrivée de leur infanterie.

Le 21 du même mois, tandis qu'une colonne de toutes armes occupait la vallée du Turia, un détachement de cavalerie coupa, en s'emparant du village de Castralvo, la retraite aux éléments gouvernementaux qui cherchaient à s'échapper vers le sud ; cette action contribua à déterminer la reddition des troupes gouvernementales qui tenaient encore dans Téruel.

Mais c'est surtout au moment de la grande offensive nationaliste du début de mars sur tout le front de Montalban à Sarragosse et plus au nord que la division de cavalerie Monasterio, qui comportait des unités motorisées et des détachements d'autos-mitrailleuses et de chars, joua un rôle important. Le communiqué du 11 mars signale la part prise par elle aux attaques dans la région de Belchite et lui adresse les félicitations du général Franco, pour sa rapide et magistrale avance qui a contribué à faire reculer l'ennemi en grand désordre. De fait, le communiqué du lendemain, 12 mars, mentionne l'arrivée de la division Monasterio à Escatron sur l'Ebre, à plus de 30 kilomètres au delà du front percé à Belchite. Cette pointe audacieuse facilita grandement la marche rapide exécutée un peu plus au sud par des éléments du corps d'armée du général Yague qui atteignirent le 15 Caspe sur l'Ebre, au sud-est d'Escatron. Les progrès ainsi réalisés vers l'est atteignaient 100 kilomètres en cinq jours, avec la capture de 8 000 prisonniers et d'un matériel considérable. En même temps, la division Monasterio couvrait vers l'est les préparatifs de passage de l'Ebre à Quinto et Gelsa par le gros du corps d'armée du général Yague.

¹ *France militaire* du 19 novembre 1938.

Le 23 mars, tandis que l'extrême-gauche nationaliste débouchait d'Huesca par surprise, le gros de ce corps d'armée, accompagné de plusieurs escadrons, franchit l'Ebre à Quinto et Celsa, marchant sur Bujaraloz pour couper la route de Sarragosse à Lérida. Le front gouvernemental complètement tourné s'écroula à l'est de Sarragosse. La cavalerie avançant les colonnes du général Yague s'empara d'une part, à leur gauche de Pina sur l'Ebre, et d'autre part, infligea des pertes sérieuses aux gouvernementaux en nettoyant le 24 mars et jours suivants la zone de Los Monegros au nord de Bujaraloz. En même temps, un gros détachement de cavalerie et de troupes motorisées opérait à l'est de Caspe dans une grande boucle de l'Ebre d'où elle chassa l'ennemi en s'emparant de Nonaspe et de Fayon qu'elle fit tomber par encerclement, et des hauteurs voisines de ces localités. Ces dernières opérations, de sérieuse envergure, ont obtenu, outre une belle exploitation des résultats tactiques de l'offensive générale, des résultats stratégiques importants.

D'après la *Polska Zbrojna* du 26 juin, faisant écho au communiqué du général Franco du 24 juin, la division de cavalerie Monasterio, participant à l'offensive du général Garcia Valino au delà de la rivière Mijarès dans la direction d'Ouda, profita de la crevasion du front pour se rabattre rapidement vers le sud-est dans la direction de Nulès, coupant ainsi la retraite à l'ennemi.

* * *

Quant au parti gouvernemental, voici ce que M. Svietaïev nous en dit dans la *Krasnaïa Zvezda* (l'*Etoile rouge*) :

Au début des hostilités, les troupes hâtivement formées et mal encadrées se déplaçaient à peu près exclusivement en automobile le long des routes et opéraient à proximité de celles-ci, sans service de sûreté éloigné ni même rapproché. Mais on sentit bientôt la nécessité d'avoir de la cavalerie à opposer aux escadrons marocains. On forma donc auprès des différentes colonnes des détachements de cavalerie, de force variable selon les ressources, pour assurer le service de sûreté et les liaisons. Dès octobre 1936, les brigades gouvernementales (à 4 bataillons de 600 hommes), qui ne sont en réalité que des régiments, reçurent, à mesure de leur formation, un escadron.

Plus tard, les gouvernementaux prirent des mesures pour la formation de brigades de cavalerie, toujours renforcées d'infanterie motorisée. M. Svietaïev mentionne qu'en décembre 1936 et en avril 1937 une colonne légère gouvernementale comprenant

3 escadrons, 1 bataillon motorisé et 1 batterie, prit part à tous les combats dans la région de Téruel. Lors de la longue bataille de Brunete, au nord-ouest de Madrid, en juillet 1936, la cavalerie gouvernementale du V^e corps coopéra aux attaques exécutées autour de Quijorna et coopéra à l'enlèvement de cette localité. Mais lorsqu'elle essaya de compléter ce succès par la poursuite de l'ennemi en retraite, elle fut arrêtée par le feu de celui-ci. Elle a également participé largement aux opérations d'août 1937 sur le front d'Aragon.

Tout en reconnaissant que la cavalerie gouvernementale est toujours insuffisamment dotée en moyens techniques de combat, l'officier soviétique affirme que la part prise par elle aux opérations montre nettement la nécessité d'en posséder. « Il est possible, dit-il, que si les gouvernementaux, lors de la bataille de Brunete lorsqu'ils percèrent le front de leurs adversaires, avaient disposé d'une nombreuse cavalerie capable d'une action stratégique, ils auraient obtenu des succès plus considérables, car la cavalerie aurait pu facilement être utilisée pour assurer l'agrandissement de la percée ». L'étude de la bataille de Brunete montre qu'en effet, pendant les journées des 6 et 7 juillet, une telle opération était parfaitement possible et relativement facile, car il n'y avait aucune réserve disponible à proximité du côté des nationalistes qui ne tenaient que des points d'appui isolés les uns des autres.

Il est à remarquer que dans cette bataille la cavalerie employée par petites unités n'a subi en général que des pertes relativement faibles bien qu'elle se soit trouvée exposée à l'action des mitrailleuses et des bombes d'avion. La cavalerie n'a subi de grandes pertes par l'aviation et les chars que quand elle a négligé les mesures de précaution et de sécurité indispensables.

C'est ainsi que la brigade nationaliste de cavalerie Monasterio a subi du fait des chars les pertes très sensibles du 29 octobre 1936 que nous avons déjà mentionnées. Dans un autre cas dont M. Sviétaïev ne donne pas la date, plusieurs escadrons marocains, surpris dans une formation dense de rassemblement par plusieurs avions gouvernementaux, n'eurent pas le temps de se disperser et subirent de grosses pertes.

* * *

En résumé, il serait au moins hasardeux de vouloir conclure de la guerre d'Espagne à la possibilité de se passer de cavalerie sous prétexte que l'aviation et les chars sont capables de la remplacer. « Quand elle a été employée intelligemment et a agi tactiquement d'une manière correcte, dit l'officier soviétique, elle

s'est montrée pleinement une arme moderne ayant de grandes possibilités d'utilisation tant dans les opérations stratégiques qu'au combat. »

Cette conclusion me semble raisonnable et il sera sage d'en tenir compte.

Général A. NIESSEL,
du cadre de réserve.

COMBATS DE NUIT DE L'INFANTERIE ¹

Nous constatons dans la guerre d'Espagne, que les déplacements de troupes dans la zone de combat et dans ses arrières immédiats sont très fréquemment exécutés de nuit afin de les soustraire aux vues de l'adversaire et de s'assurer ainsi un effet de surprise. Cela a été en particulier le cas du côté des gouvernementaux dans les mouvements préparatoires pour la bataille de Brunete, au nord-ouest de Madrid, en juillet 1937, pour l'offensive sur Tέρuel de décembre 1937, et plus récemment pour l'offensive dans la boucle de l'Ebre, en juillet 1938, dans lesquelles de gros effectifs, dépassant parfois la division, ont été engagés. A la bataille de Brunete, une des divisions gouvernementales exécuta en dehors des routes toute sa marche d'approche, les compagnies de tête précédées de patrouilles assurant leurs liaisons latérales et contournant les obstacles. Elles parvinrent ainsi avant le jour à deux kilomètres de Brunete qui était leur objectif, à près de 10 kilomètres à l'intérieur des positions nationalistes. Elles attaquèrent à l'aube et enlevèrent presque sans pertes le village à peine défendu.

* * *

Les troupes doivent donc être entraînées aux marches de nuit, en particulier l'infanterie, de manière à être familiarisées avec leurs particularités si l'on ne veut pas risquer qu'elles dévoilent prématurément leur présence. La *Krasnaïa Zvezda* (l'Etoile rouge), journal de l'armée soviétique, donne l'exemple suivant d'une offensive de nuit préparée d'une manière défectueuse.

Dans une des offensives nationalistes de mars 1938 en Aragon, près de Corinicua, une colonne nationaliste ayant été éventée fut bombardée par l'aviation gouvernementale. Celle-ci ayant mis le feu à plusieurs automobiles, les lueurs de cet incendie permirent une série d'attaques à basse altitude qui causèrent des pertes sérieuses.

¹ *France militaire* du 19 janvier 1939.

Le déclenchement d'attaques de nuit ou exécutées à l'aube après une approche de nuit peut permettre de pénétrer profondément d'emblée dans les positions adverses, résultat qu'une offensive entamée de jour ne pourrait en général pas procurer. Une offensive de nuit, quand elle réussit, désorganise sérieusement l'adversaire si on sait suivre de près celui-ci qui recule en désordre. Mais cela exige que les chefs des troupes assaillantes tiennent celles-ci fermement en main malgré la difficulté d'y réussir en raison de l'obscurité. Ce n'est possible que si chefs et troupes sont familiarisés avec ce genre de combat.

* * *

La guerre d'Espagne montre une fois de plus qu'une condition essentielle est une reconnaissance soignée du terrain exécutée de jour au préalable, faute de quoi l'attaque se produira en désordre et on risquera un échec. Mais la reconnaissance de jour ne peut porter, en général, que sur les abords de la position à attaquer et tout au plus une zone peu profonde au delà. C'est ce qui limite en général l'étendue des attaques de nuit.

La *Krasnaïa Zvezda* cite le cas d'une attaque de nuit exécutée par les gouvernementaux, dans laquelle un commandant de brigade avait détaché un bataillon dans le but d'aborder l'adversaire en venant à la fois de deux directions. On avait négligé de reconnaître le terrain d'attaque de ce bataillon. Celui-ci se heurta à de sérieux réseaux de fil de fer. On essaya en vain d'y découvrir des passages et l'opération projetée dut être abandonnée.

* * *

Bien qu'il ait été exécuté en Espagne des offensives de nuit avec de gros effectifs, elles le sont le plus souvent par des groupes de trois ou quatre bataillons. On leur assigne alors des objectifs limités : points d'appui, hauteurs fortifiées, localités, etc... Il est rare qu'en pareil cas on puisse pousser loin le succès obtenu et on se borne à l'occupation solide des points conquis. On a souvent réussi à enlever de nuit des hauteurs escarpées et d'accès difficile.

Le plus souvent, la manœuvre exécutée est très simple, mais parfois on combine le mouvement de plusieurs groupes attaquant de divers côtés. La *Krasnaïa Zvezda* en cite un exemple couronné de succès, l'attaque du Cerro Roxo, près de Madrid. Cette hauteur était couronnée par un monastère entouré d'un mur de 2 m. 50 de haut et de retranchements. On prépara des attaques à la fois du nord par un bataillon, de l'ouest par deux compagnies, et du sud par une compagnie. Les positions de départ furent occupées

à minuit et, trois heures plus tard, les trois groupes partirent à la fois à l'attaque. La position fut enlevée en 45 minutes avec une perte de deux hommes seulement tandis que l'adversaire, cerné, perdait de très nombreux tués et prisonniers ; ce résultat permet de présumer que les nationalistes avaient un service de sûreté insuffisant.

* * *

L'expérience a montré une fois de plus en Espagne que les attaques de nuit exécutées par des troupes non entraînées à ce genre d'action se terminent le plus souvent par un échec même quand l'opération est à objectif limité, surtout si on essaie de monter une manœuvre compliquée. Il est essentiel en particulier que la troupe sache marcher sans bruit, faute de quoi il n'y a pas de surprise possible. Toutes les fractions doivent être capables de se mouvoir même en formations ouvertes, conserver la direction (marche à la boussole ou grâce à des points de repère bien distincts) et la liaison avec les voisins, ce qui n'est pas facile et exige un sérieux entraînement. Il est nécessaire d'avoir des guides particulièrement bien accoutumés à marcher de nuit ou connaissant très bien le terrain. Les itinéraires de chaque fraction jusqu'à la base de départ de l'attaque doivent avoir été minutieusement reconnus, ainsi que cette base de départ. Les groupes, et parfois chaque exécutant, sont pourvus de signes de reconnaissance.

Les fantassins doivent être soigneusement entraînés à ramper et à se déplacer sans bruit même sur des pentes rocheuses et escarpées. Il est aussi nécessaire de se masquer de nuit que de jour.

Le service de sûreté et de reconnaissance de nuit doit être soigneusement enseigné et pratiqué. Tout le monde n'y est pas apte, car il exige une faculté spéciale d'observation, l'aptitude à s'orienter, à utiliser le terrain, de l'initiative. Il faut savoir enlever sans bruit les sentinelles et les postes ennemis, en ne se servant que de l'arme blanche.

En principe, une attaque de nuit d'infanterie s'effectue sans tirer et en cherchant le corps à corps, ce qui exige la pratique de l'emploi de la baïonnette et de la grenade. Celle-ci joue dans ce cas un rôle capital pour chasser l'adversaire de ses tranchées ou de ses nids de résistance.

Plus encore peut-être que dans la guerre mondiale, le nombre des actions de nuit est élevé dans la guerre d'Espagne. Il est essentiel de préparer l'infanterie à celles-ci avec plus de soin que jamais, puisqu'elle y joue le principal rôle.

Général A. NIESSEL
du cadre de réserve.